



CONGAR, Yves, *Journal d'un théologien (1946-1956)*

Gilles Routhier

Volume 57, numéro 2, juin 2001

Le discours intérieur. Antiquité, Moyen Âge, époque contemporaine :  
autour d'un ouvrage récent de Claude Panaccio

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/401361ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/401361ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Routhier, G. (2001). Compte rendu de [CONGAR, Yves, *Journal d'un théologien (1946-1956)*]. *Laval théologique et philosophique*, 57(2), 373–374.  
<https://doi.org/10.7202/401361ar>

Bref, un ouvrage qui donne à penser et qu'apprécieront tous ceux et celles qui s'intéressent, non seulement aux questions reliées au gouvernement ecclésial, mais plus largement aux conditions de crédibilité de l'Évangile lorsque les Églises vivent dans des espaces politiques de tradition démocratique.

Gilles ROUTHIER  
*Université Laval, Québec*

Yves CONGAR, **Journal d'un théologien 1946-1956**. Présenté et annoté par É. Fouilloux, avec la collaboration de D. Congar, A. Duval et B. Montagnes. Paris, Les Éditions du Cerf, 2000, 464 p.

Au cours des dernières années, la publication de correspondances, de carnets, de souvenirs, de témoignages et de mémoires a contribué de manière importante à lever le voile sur certains aspects de l'évolution de la théologie et, plus largement, de la pensée catholique, surtout française, au XX<sup>e</sup> siècle. Avec la publication du *Journal* tenu par Yves Congar au cours des années 1946-1956, il nous est donné de connaître, à travers les écrits d'un témoin privilégié, les événements qui ont marqué ces années d'après-guerre si paradoxales qui allaient conduire à Vatican II : années marquées par une grande créativité apostolique en France (voir l'introduction à la seconde édition de *Vraie et fausse réforme dans l'Église*), et années noires où le désarroi de l'autorité romaine se manifeste à travers un contrôle de plus en plus tatillon. À travers ce *Journal*, on ne découvre pas seulement les abus d'un « système », comme Congar désignait ce fonctionnement arbitraire qui ne se donnait même pas les apparences de la justice, mais on découvre également un homme, un religieux dominicain, un théologien. Un homme libre d'abord, Sedanais au tempérament résistant. Il avait connu l'internement, le camp, mais jamais il ne s'y était résolu, multipliant les tentatives d'évasion : un homme épris de liberté et qui ne comprend pas qu'on puisse en avoir peur. Cette résistance, la première, on la sent déjà dans son *Journal de guerre*, alors qu'il était encore tout jeune enfant. On retrouve également le chrétien et le religieux, avec ses drames de conscience, son amour de l'Église, son itinéraire de conversion et de configuration au Christ, qui trouve son foyer dans la liturgie, sa méditation de l'Écriture, ses constantes références aux psaumes ; un religieux qui trouve sa joie dans la vie avec ses frères. On retrouve finalement le théologien, passionné de la vérité (si on a pu parler de sa passion pour l'unité, ce *Journal* nous renvoie toujours à sa passion pour la vérité), un théologien qui ne renonce jamais aux questions des hommes, de ses contemporains, expression qui revient une vingtaine de fois. C'est d'abord cela qui est au cœur de cet ouvrage dans lequel il ne faudrait pas d'abord chercher quelques détails salés sur le « système » ou quelques jugements à l'emporte-pièce sur ceux qui le servaient. Ce que l'on trouve, c'est le témoignage d'une fidélité quasi inébranlable, fidélité à la vérité, aux questions des hommes, à l'Église et à sa vocation dominicaine. S'il est souvent douloureux de lire cet ouvrage, si le lecteur peut être à l'occasion scandalisé par celle que Congar appellera *Sainte Église* dans le titre d'un de ses ouvrages, tout compte fait, il sortira édifié de la lecture de l'ensemble. Certes, cet ouvrage est beaucoup plus dramatique que ceux qu'ont pu écrire, apaisés et sereins, à la fin de leur vie, ses collègues théologiens qui ont pris part à ses côtés à Vatican II (Schillebeeckx, *Je suis un théologien heureux* ; Rahner, *Le courage du théologien*). C'est que ces pages ont été écrites en pleine tourmente, par un homme secoué, voire brisé, parfois découragé et anéanti. Ce théologien qui a construit la réflexion la plus achevée, au XX<sup>e</sup> siècle, sur le réformisme catholique, réformisme dans la continuité, nous offre, à travers les pages de ce *Journal*, non plus une réflexion théologique sur la réforme de l'Église, mais le témoignage poignant d'un engagement dans cette réforme, engagement courageux, dans la fidélité, la

continuité de la tradition, l'enracinement dans les sources et le respect des opposants. Il s'agit là d'un témoignage original.

Ce document incomparable a bénéficié des bons soins d'Étienne Fouilloux, sans doute l'un des meilleurs connaisseurs de l'histoire de la pensée et de la théologie catholique au xx<sup>e</sup> siècle. Celui-là même qui avait suivi l'itinéraire de Congar dans sa magistrale étude sur les itinéraires des catholiques européens d'expression française en direction de l'unité des chrétiens avait eu l'occasion de fréquenter abondamment Congar, dont le parcours est si lié à l'œcuménisme, et d'en connaître la pensée. Celui qui nous offrait, il y a deux ans, un essai remarquable sur l'évolution de la pensée catholique au xx<sup>e</sup> siècle (*Une Église en quête de liberté*), qui signa de nombreux travaux sur la théologie au xx<sup>e</sup> siècle (théologie romaine ; les mouvements de renouveau ; le retour aux sources et la publication des Pères de l'Église au xx<sup>e</sup> siècle ; deux articles sur Congar ; etc.) était sans doute le plus autorisé à présenter ce *Journal*. Les introductions, brèves mais denses, situent parfaitement les documents qui sont repris, donnent les éléments essentiels du contexte, les présentent et mettent en évidence les grandes questions qui s'en dégagent. Les notes infrapaginales fort nombreuses permettent de situer les personnages dont il est question ainsi que les lieux et donnent les indications nécessaires au non-initié pour comprendre ces documents historiques. Le tout est suivi d'un index onomastique considérable qui est fort utile.

À travers cet ouvrage, c'est un pan entier de l'histoire du catholicisme de l'après-guerre qui nous est présenté, histoire qui, en une décennie, connaît une évolution prodigieuse, mais combien coûteuse. Huit documents (certains représentant quelques fragments) et dix ans de combat fidèle pour la vérité et la liberté rendent compte de la passion d'un des grands théologiens catholiques du siècle. Ces documents, vifs, reprennent le combat d'un homme, depuis sa découverte de Rome, avec son ami le père Féret en mai 1946, aux « nostalgies » anglaises rédigées en septembre 1956, en passant par les ennuis reliés à *Vraie et fausse réforme*, la « purge » dominicaine de l'année 1954, laquelle fut suivie des « affaires romaines » et d'un nouvel « exil ». Voilà un témoignage qui donne une autre dimension à l'histoire de la théologie qui n'est pas simplement débat d'idées et évolution de la pensée, mais aussi travail courageux, passionné et fidèle.

Gilles ROUTHIER  
Université Laval, Québec

Camille FROIDEVAUX, **Ernst Troeltsch, la religion chrétienne et le monde moderne**. Paris, Presses Universitaires de France (coll. « Sociologies »), 1999, 296 p.

Si l'on veut connaître les doctrines sociales que le christianisme a développées au cours de son histoire, il faut lire les *Soziallehren* de Troeltsch. L'ouvrage date, il est vrai, de 1912, mais il conserve néanmoins toute son actualité. Or, ce texte de près de mille pages n'est pas encore accessible au public francophone, bien que sa traduction soit en préparation. Le livre que Froidevaux vient de consacrer à cette œuvre et qui s'ajoute, entre autres, à celui de Jean Séguy, permet ainsi de combler une lacune. En quelque 272 pages, c'est l'ensemble de l'étude de Troeltsch qui nous est présenté. L'auteur n'a pas voulu faire, dit-il, un résumé des *Soziallehren*, mais éclairer le propos de Troeltsch au regard de ses « perspectives méthodologiques » (p. 21). Il réexamine ses hypothèses, expose toute la recherche historique à laquelle elles ont donné lieu. De ce point de vue, il n'hésite pas à compléter le texte de Troeltsch, lorsque le besoin s'en fait sentir, mettant à profit la contribution qu'apportent les travaux de Marcel Gauchet à ces matières. Une préoccupation traverse tout son livre : quelle est la pertinence de l'analyse de Troeltsch pour le christianisme de notre temps ?